NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

73 Nº 4 1951

La primauté de Saint Pierre dans le contexte évangélique

Jean VAN CAMP

p. 405 - 408

https://www.nrt.be/it/articoli/la-primaute-de-saint-pierre-dans-le-contexte-evangelique-2636

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE DANS LE CONTEXTE ÉVANGÉLIQUE

Que le Christ ait choisi, comme chef de l'Eglise, l'apôtre qui après Judas se montra le plus faible et le plus humain, s'agit-il là seulement d'une douloureuse coïncidence, ou au contraire peut-on en dégager une leçon importante ? Est-il possible de montrer cet enseignement inscrit déjà dans les textes évangéliques sans aucunement les solliciter ? Voilà les questions auxquelles nous voudrions répondre sommairement.

Il nous semble en effet que bien des objections soulevées par la critique protestante au sujet de l'authenticité du « Tu es Petrus » tomberaient d'elles-mêmes si nous parvenions à démontrer notamment que, loin d'être appuyée sur des passages isolés, l'institution de la primauté a retenu toute l'attention des évangélistes, comme l'un des enseignements les plus paradoxaux et les plus typiques à la fois du message chrétien.

Les critiques catholiques soulignent à juste titre l'importance du parallélisme qu'offrent les trois grands textes classiques de Matthieu, XVI (*Tu es Petrus*), Luc, XXII (*...confirma fratres tuos*) et Jean, XXI (*Pasce agnos meos*), quant à la volonté du Christ de conférer à Pierre la primauté. En réalité, il nous semble que ces textes imposent un second parallélisme dont l'importance n'est pas toujours soulignée comme elle le mériterait. Je veux parler de l'antithèse de la grandeur du rôle que Pierre aura à jouer dans l'Eglise et de la difficulté singulière qui fut la sienne à entrer dans les visées du Maître.

Sans doute, les textes de Luc et Jean y font-ils allusion si clairement, qu'il est impossible aux critiques de ne pas la souligner. Aussi, nous bornerons-nous, quant à ces deux évangélistes, à rappeler brièvement le commentaire habituel.

Le texte de Luc est peut-être le plus lumineux, car l'antithèse se trouve exprimée dans une phrase unique : « J'ai prié, dit le Christ, pour que, dans l'épreuve qui va passer les Douze au crible, la foi de Pierre ne défaille point. A lui, une fois converti, de raffermir ses frères. » L'insistance du Christ sur la faiblesse de Pierre, que suppose sa conversion postérieure, est si nette, que l'apôtre réagit aussitôt : « Seigneur, je suis prêt à aller avec Vous en prison et à la mort ». Et c'est toujours dans le même sens que le Maître insiste : « Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui, que tu n'aies nié trois fois me connaître ». Notons que si l'accent de ce passage porte à l'évidence sur la faiblesse de Pierre, il comporte une mention très claire de la primauté. Si affligeant qu'il soit pour le Christ de prévoir pareil reniement, si stupéfiante que la prédiction apparaisse aux assistants, il n'est pas question de priver Pierre de son rôle providentiel. Au contraire, il semble que ce soit pour dissiper toute équivoque à ce sujet que le Maître se résout à faire la terrible révélation.

Même évidence dans le texte où saint Jean narre la collation de la primauté. Tous les critiques relèvent en effet dans la triple exigence d'amour le rappel par trop clair du triple reniement, au point, note l'évangéliste, que Pierre fut contristé.

Ce double parallélisme mérite déjà réflexion, si l'on songe qu'il s'agit de deux auteurs rapportant des événements différents. Si Luc parle au premier chef de la faiblesse de Pierre, si Jean au contraire narre l'événement décisif de son orientation, il semble que la mention de la grandeur appelle irrésistiblement celle de sa faiblesse et inversement.

Or si l'on passe au chapitre XVI de S. Matthieu, il nous semble que cette conclusion s'impose cette fois d'une manière décisive. A le lire dans son ensemble, ce chapitre apparaît en effet presque dramatique par l'antithèse violente qui, à quelques versets de distance, présente Pierre sous deux jours opposés. C'est à ce même Simon qu'il est annoncé, au verset 18, qu'il sera la pierre d'angle du royaume et, au verset 23, qu'il est une pierre de scandale. Que s'est-il passé dans l'intervalle ? Après la proclamation de Pierre qui reconnaît à Jésus sa double qualité de Messie et de Fils de Dieu, après la réponse du Christ qui annonce le royaume qui dominera la mort et dont l'apôtre sera la pierre fondamentale, le Seigneur se plaît à insister sur le caractère paradoxal de ce règne nouveau qui n'aura rien de commun avec les vues optimistes et naïves du messianisme juif. Il commence donc à découvrir à ses apôtres la nécessité de sa passion et de sa mort, résultant de l'hostilité du peuple élu et de ses chefs.

Si l'on doutait de l'importance et de l'opportunité de cet enseignement du Christ, il suffirait de considérer la réaction de Pierre, si expressive du préjugé judaïque : « A Dieu ne plaise, Seigneur, s'écrie-t-il, cela ne vous arrivera pas ! » Et Jésus se retournant lui dit : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es une pierre de scandale, car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu ; tu n'as que des pensées humaines ». Le parallélisme est frappant avec le verset 17 : « Tu es heureux Simon, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ». Comment ne souligne-t-on pas davantage l'importance de ce parallélisme inattendu pour établir l'authenticité des premiers versets ?

Mais qui ne voit que celui-ci acquiert toute sa valeur si on met Matthieu en présence de Luc et de Jean ? Voici en effet, en une occasion toute différente encore, la lumière du récit évangélique projetée sur la personne de Pierre, et, pour la troisième fois, la même antithèse présente l'apôtre destiné à la charge capitale de l'Eglise, comme spécialement fermé à l'esprit chrétien.

Tout se passe comme si, aux yeux des évangélistes et donc des autres apôtres, il y avait eu un véritable cas Simon-Pierre, on oserait dire un mystère qu'ils ne comprennent qu'à demi, mais dont ils s'obstinent à répéter, à cause de l'insistance du Maître, les deux termes complémentaires et antithétiques. Chaque fois qu'ils reviennent expressément sur son cas, ils retrouvent dès lors les deux aspects d'une destinée exceptionnelle à laquelle ni son tempérament, ni surtout sa vertu ne le préparaient. La convergence de leurs récits traduit à l'évidence la catéchèse orale primitive. Nous retrouvons ainsi la preuve souvent soulignée par les apologistes de l'objectivité de la mission de saint Pierre, mais nous avons tenu à montrer tout ce que la seconde partie du chapitre XVI de saint Matthieu ajoute à cet argument.

Pourtant l'objet principal de cette étude était d'attirer l'attention sur la leçon à la fois dogmatique et ascétique qui se dégage du cas Simon-Pierre, tel qu'il nous est présenté par la tradition évangélique. On sait notamment l'importance toute spéciale du contexte chez saint Matthieu, puisque cet évangéliste a l'habitude de grouper divers événements ou différents discours dans le but de faire ressortir telle ou telle vérité.

Remarquons donc que, mettant bout à bout les trois récits évangéliques dans l'ordre chronologique (Matthieu, Luc et Jean), nous sommes en présence d'une histoire parfaitement cohérente, presque complète ou du moins à laquelle n'échappe aucun élément essentiel.

Le récit de Matthieu ne nous relate pas seulement les visées providentielles sur Simon ainsi que les grâces surnaturelles toutes spéciales dont il est l'objet, mais aussi le messianisme strictement terrestre qui le rend incapable

d'exercer pour le moment son autorité. Saint Jean au contraire nous montre l'aboutissement de son évolution. Cette fois, le mandat lui est confié et il est formel : le Christ ressuscité lui délègue le pouvoir plénier que, par l'Incarnation et la Passion, Il s'est acquis sur l'humanité : « Sois le Pasteur de mes brebis ».

Qu'est-ce donc qui l'a rendu capable enfin d'assumer cette autorité ? Jean le fait clairement saisir par l'allusion transparente au triple reniement. Quant au récit de Luc, ne laissait-il pas entendre que la faute de l'apôtre serait une étape décisive de son évolution ? S'il était indispensable pour exercer l'autorité suprême que Pierre se dépouille de tout messianisme terrestre, tôt ou tard pareille crise devait se produire. Saint Matthieu ne le faisait-il pas déjà pressentir ? Si la prédiction des souffrances du Maître déchaînait chez Pierre la révolte, comment les humiliations de la passion ne l'auraient-elles pas ébranlé au point de l'amener au reniement ?

Sans vouloir réduire la portée de ce drame, il nous semble qu'il apparaît comme la conséquence d'une infirmité plus grave chez Pierre et qui le rend radicalement incapable d'exercer l'autorité sur l'Eglise : c'est son sens étroitement judaïque qui le fait rêver bel et bien d'un royaume terrestre dans lequel il trouvait tout normal d'occuper la première place. Effectivement, c'est juste avant la prédiction du reniement que saint Luc nous fait assister, au cours de la dernière Gène, à la querelle des apôtres qui se disputent la première place du royaume.

Comment imaginer l'autorité aux mains d'un primat qui l'aurait exercée d'une manière tout humaine, risquant de déformer, dès le départ, le message évangélique ? Mais comment ne pas reconnaître le caractère divin du geste du Christ qui ne redoute pas de choisir l'apôtre le moins préparé à exercer cette tâche ? Aucun enseignement ne pourra, plus clairement qu'une telle conversion, expliquer la conception chrétienne de l'autorité.

Toute révélation évangélique comporte en effet un aspect de rénovation ou de rédemption qui nous introduit d'emblée dans le mystère chrétien. De là pour l'incroyant cette impression de paradoxe qui lui fait parler de folie, pour le croyant, au contraire, cette évidence d'au-delà sans cesse renouvelée qui le jette dans la prière. « Scandale pour les Juifs, folie pour les gentils », écrivait saint Paul qui avait bien reconnu cette réalité. Mais si ce caractère est celui du message évangélique pris dans son ensemble, pourquoi ne le retrouverions-nous pas dans chacun des éléments de celui-ci ? Comment la conception de l'autorité, notamment, pourrait-elle se soustraire à cet inéluctable renouvellement ?

Indispensable à la société des rachetés, qui ne voit que par son exercice même l'autorité offrait une prise facile à ce qu'il y a de plus humain en l'homme ? Est-il exagéré en effet de la considérer comme le point de convergence des suites du péché d'origine ? N'est-ce pas l'illustration la plus fréquente et la plus banale de cette déformation de l'âme créée à l'image de Dieu et qui en est devenue, hélas, la caricature ? Il faudrait n'avoir lui ni Tacite, ni Racine, pour ignorer que c'est le champ d'action privilégié non seulement de la « libido dominandi » dont parle saint Jean, mais aussi de la « libido sciendi » et même parfois « sentiendi ».

Qui ne voit que nous sommes en tout cas aux antipodes de l'esprit évangélique, fait de détachement et d'acceptation de ses limites ? A la témérité d'Adam qui convoite la condition divine (« eritis sicut dii », *Genèse*, III, 5), le Fils de Dieu répond en prenant la nature humaine. Le mal véritable, montre-t-il ainsi, ne réside pas en la faiblesse et l'infirmité mais dans la négation de ce qui est. Combien le messianisme de Pierre s'apparente à la faute du premier humain ! Il suffit d'assister à ses réactions spontanées pour s'en convaincre : tantôt il souhaite bannir du christianisme la perspective de la croix,

tantôt, dans sa folle présomption, il s'estime capable de voler à un combat dont il sortira martyr ou victorieux, mais toujours en héros.

Au contraire il faudra que Pierre meure à sa pseudo-grandeur pour s'éveiller enfin à la vocation dont le Seigneur lui avait fait la promesse. Cette prise de conscience de sa faiblesse, Pierre la réalisera à l'occasion du reniement. C'est la grâce qu'il devra à la Passion du Maître, mourant pour lui « dans le temps de ses infidélités » (Pascal).

Dès lors le Christ peut lui confier effectivement la primauté. Bon pasteur, il ne risque plus de se dissocier du troupeau, d'imaginer que c'est en raison de son mérite singulier que le Christ lui a confié le pouvoir. Non, l'humilité, simple saisie du réel, le fait entrer de plain pied dans la charité. En toute vérité, il peut déclarer au Christ que Lui, qui lit dans les cœurs, sait qu'il est, cette fois, capable d'amour.

Et aussitôt, comme pour prouver à Pierre qu'Il croit à sa charité, le Christ lui prédit la mort douloureuse dans laquelle il « suivra » son Maître jusqu'à s'identifier avec Lui. Il ne s'agit certes plus de la mort spectaculaire à laquelle Pierre s'offrait dans sa présomption (Luc, XXII, 33). On lui annonce, à présent, une mort véritable, qui naturellement n'inspirerait que dégoût et qu'effroi : « Lorsque tu auras vieilli, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te portera où tu ne voudras pas » (Jean, XXI, 18). Nous reconnaissons bien là la mort dont, au chapitre XVI de saint Matthieu, le Christ parlait pour lui-même et qui avait attiré la sotte répartie : « A Dieu ne plaise, ceci ne se produira pas ». Quel chemin parcouru depuis lors et pourtant dès le premier moment, la vocation de Pierre était fixée par le Christ ! Mais il a fallu qu'il se rende compte de son indignité pour devenir digne à la fois de la primauté et de la souffrance. Il semble en effet que dans la pensée du Maître, ces deux réalités soient indissociables. Loin de constituer une garantie d'évasion de la commune condition des hommes, l'autorité évangélique se présente dans l'esprit chrétien comme une certitude de souffrance, comme l'occasion par excellence de mourir à soi-même, puisque le pasteur chrétien est tenu de donner sa vie pour ses brebis. C'est à cette condition seulement qu'il pourra échapper à la griffe de la triple concupiscence qui aurait assuré, avec sa perte, celle du troupeau qui lui est confié.

Pour qui relit à cette lumière l'épître de Pierre, comment n'être pas frappé par les résonances multiples de cette histoire personnelle, par un ton d'humilité dont la sincérité ne trompe pas, par la conscience émue de la fécondité de la rédemption du Christ dont il fut le premier bénéficiaire, enfin par le respect des pierres vivantes qui comme lui sont indispensables à l'édifice dont il est la pierre fondamentale !

On voit, en conclusion, que les textes évangéliques présentent au sujet de la destinée de Pierre un ensemble particulièrement cohérent dans lequel le texte de Matthieu s'insère parfaitement, surtout si on songe à prendre l'entièreté du chapitre. Cet enseignement revêt tous les caractères d'une catéchèse primitive qui aurait été proposée sous la forme d'un parallélisme antithétique. Son allure rendait compte de l'aspect paradoxal et mystérieux du message du Christ cherchant à purifier un messianisme spécialement dangereux lorsqu'il s'agissait de l'organisation du royaume dans sa forme terrestre, sans oublier qu'elle se prêtait à merveille au caractère de l'enseignement oral primitif, comme à la tournure d'esprit sémitique, si sensible à pareille présentation.

Abbé Jean VAN CAMP.